

# Revue de presse



D'APRES WILLIAM SHAKESPEARE

/ LA COMPAGNIE NOVA /  
mise en scene de MARGAUX ESKENAZI

# Les Trois Coups

28 janvier 2015

« **Richard III** », d'après William Shakespeare, Théâtre de Belleville à Paris



## Ma nuit avec Richard

Par Sylvie Beurtheret  
Les Trois Coups

On peut tout se permettre avec Shakespeare ! Avec l'insolence de ses 28 ans, Margaux Eskenazi s'est attaquée au dantesque « Richard III », accouchant d'une loufoquerie tragique et esthétique qui décoiffe. On adore ou on déteste. Mais on ne sort pas indemne de ce feu d'artifice d'intelligence.

J'avoue : je dois à Margaux Eskenazi l'une de mes plus belles insomnies. Toute la nuit, je me suis débattue dans les bras de son *Richard III*, dont l'uppercut puissant et précis m'a laissée sonnée, la respiration coupée, des flashes plein les rétines !

« Folie, folie, folie ! » : encore une fois, c'est devenu sa signature, l'intrépide a eu l'énergie et l'audace de s'emparer de l'œuvre de jeunesse d'un monument de la littérature. Histoire de nous faire entendre le souffle du théâtre, de nous en faire sentir sa nécessité vitale. Et force est de constater qu'elle a su extraire toute la substantifique moelle de ce magma shakespearien, complexe, sauvage et intemporel. Saluons pour cela un travail de réécriture convaincant où brillent quelques idées lumineuses. Telle cette Pythie reptilienne, sensuelle et exotique, personnage tout exprès inventé pour nous guider dans les dédales obscurs du monstrueux imbroglio. Certes, sa voix d'outre-tombe ne suffit pas, loin de là, à éclairer toute la foisonnante histoire qui souvent nous échappe. Qu'importe ! Comme disait Louis Jovet, et c'est la devise des *Trois Coups* : « Au théâtre, il n'y a rien à comprendre, mais tout à sentir ». Ce spectacle-ovni en est l'éclatante démonstration !

## Des gerbes d'images

Il n'était que d'entendre les réflexions hallucinées de mes lycéens de voisins-spectateurs : « C'est quoi ce truc ? On n'y comprend rien, mais on kiffe grave ! ». Pour sûr, on en prend plein les tripes et les mirettes, cloués à notre fauteuil par des gerbes d'images choc qui, sur un rythme stroboscopique, vomissent l'essentiel : le grotesque, la bestialité, la monstruosité, la cruauté, l'absurdité, l'outrance, la démence, l'urgence, la trahison, le meurtre, le désir, la jouissance. La poésie aussi. Tout ça dans un grinçant éclat de rire. Aaaaah..., qu'à Belleville transpire bien l'âme du grand Shakespeare !

Les costumes sont psychédéliques. Et le décor habile. Là, tout près, dans l'intimité de ce petit théâtre, crisse à nos oreilles le gravier noir d'un plateau-arène, lieu de toutes les orgies meurtrières et clowneries grotesques. Tandis qu'en arrière-plan transparait un rideau de lumière tamisée, inquiétant couloir de la mort. Nul besoin de réviser son histoire d'Angleterre des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles (à la page des luttes fratricides de la guerre des Deux-Roses entre les Lancastre et les York) pour comprendre que se joue là, à travers l'itinéraire d'un monstre sanguinaire usurpant le trône, l'universelle question de la perversion du pouvoir et de la fascination du mal.

### Lâchez vos chevaux !

Voyez ! Ça transpire sous les peaux de bête, ça éructe, renifle, bave, piaffe, crache, grimace, ça fait le pitre, ça scande et se métamorphose... ! C'est que vous les avez rêvés protéiformes vos comédiens, Margaux ! Comme les « animaux fantastiques » du poème d'Henry Michaux ? (que, soit dit en passant, vous nous donnez à entendre un peu trop longuement). Toujours est-il que vous avez conçu cette pièce comme un matériau, un discours sur le théâtre, une métaphore de l'acteur. Tout l'enjeu, c'est le jeu ! Et la boule lumineuse à multiples facettes tournoyant au-dessus des têtes semble là pour le rappeler. Bref ! La pression est grande pour les six interprètes, qui relèvent le gant très honorablement : les corps parlent, les mots mordent. Jean Pavageau est incroyable en spectrale Margaret, étique et pathétique, corsetée dans sa démence. Laurent Deve est délicieusement fourbe, angélique et rock en duc de Buckingham : le serpent Kaa et David Bowie réunis ! Et ces deux comédiens font la paire quand ils jouent les burlesques trublions. Quant aux filles, sensuelles et drôles, elles soufflent un petit air de grâce bienvenue.

Mais *quid* du rôle graal auquel les plus grands se sont frottés ? Certes, Idir Chender, tout en justesse et en finesse, enfile tous les masques de la nature humaine : tour à tour froid, calculateur, énigmatique, séducteur, grossier, hypocrite, menteur, bonimenteur, cruel, enjôleur, héroïque, amoureux, bouffon, repentant, machiavélique..., il nous montre, bravo, bien moins ses difformités physiques que celles de son âme kaléidoscopique. Mais que tout cela reste étriqué, quotidien, nous laissant parfois frustrés, au bord du chemin. Richard, c'est un géant fascinant et violent qui, abandonné par son cheval dans la bataille finale (« Un cheval ! Un cheval ! Mon royaume pour un cheval ! »), continuera de combattre à pied. Jusqu'au bout. Alors, osez, n'ayez pas peur, Idir Chender : lâchez vos chevaux ! Et ce *Richard III*-là, spectacle exigeant, déjanté, animal et cérébral, trouvera son public. Il le mérite.

Quant à moi, épuisée par cette nuit agitée, je retourne me coucher. Il faut que tout ça décante ! ¶

**Sylvie Beurtheret**

# Le Souffleur

**Fougueux et féroce-ment comique, le spectacle de la Compagnie Nova a les défauts de ses qualités : un concentré d'énergie et d'idées, à l'intensité inégale.**

Margaux Eskenazi et Agathe Le Taillandier n'y sont pas allées par quatre chemins : quitte à redynamiser une pièce du répertoire, afin d'en faire ressortir toute la violence et l'animalité, autant bouleverser sa structure et son texte, par l'introduction d'une sorte de personnage-chœur et d'un poème de Michaux. Réduite à six acteurs, émondée de nombreuses scènes, l'œuvre de jeunesse de Shakespeare devient presque mécanique dans son déploiement accéléré. Le jeu des comédiens est ainsi caractérisé par le recours incessant à des tics de geste et d'expression afin de caractériser au plus vite leurs personnages. On perd en profondeur et en émotion ce que l'on gagne en déchaînement d'énergie comique.

On regrettera donc quelque peu ce traitement général subi par les personnages, qui nuit considérablement à la dimension pathétique de certaines scènes. Si les souffrances apparemment authentiques qu'expriment, par exemple, Lady Anne, Margaret, ou Elizabeth sont dans cette pièce systématiquement minées par l'ironie indifférente qu'elles rencontrent, elles n'en ont pas moins vocation à être partagées par le spectateur. De manière globale, cette mise en scène est d'une remarquable efficacité dès qu'il s'agit de mettre en relief la quête frénétique du pouvoir qui anime Richard, culminant en une fantastique scène de couronnement où le personnage, complètement exalté, danse jusqu'à renverser tout le décor qui l'environne. Elle peine à convaincre, en revanche, dès que l'intensité dramatique se relâche : les temps plus reposés que compte la pièce deviennent assez ternes, faute d'être soutenus par la même énergie.



Cet emballement général qui emporte la représentation est donc entièrement provoqué par le cynisme impitoyable de Richard, méchant autoproclamé, et bien décidé à éliminer un à un tous les obstacles entre lui et le trône. Interprété par Idir Chender, dont le jeu souligne la fragilité infantile qui hante le manipulateur jusque dans son triomphe, ce personnage, peut-être le plus brutalement théâtral de Shakespeare, paraît pourtant constituer le seul être véritablement humain de cette mise en scène. L'immense toile qu'il tisse méticuleusement pour parvenir à ses fins (à savoir : le pouvoir, tout de suite, par tous les moyens), lorsqu'elle est ainsi explorée par un chœur chargé, entre autres, de rendre les ellipses intelligibles aux spectateurs, tend à ressembler à un immense fantôme de sa part.

Le chœur, qui sert en outre de révélateur aux songes prémonitoires dont les victimes de Richard refusent de tenir compte, devient alors une sorte de passeur entre l'onirique et une réalité non moins sanguinaire. Une certaine confusion est ainsi entretenue tout au long de la pièce : le monde des songes n'est pas le vrai, mais il semble bien souvent avoir raison de celui dont il émane. C'est dans cette atmosphère, que l'on pourrait sans doute qualifier de baroque, que se déroule la chute du monarque. Le délire de grandeur, arrivé à son terme ultime, est brutalement renversé : *my kingdom for a horse* ou l'abrupt dégrisement de celui dont le rêve sans mesure semblait être devenu réalité.

La pièce, et c'est là incontestablement la grande réussite de cette mise en scène, n'en apparaît que plus monstrueuse. La perversité protéiforme qui permet à Richard de faire plier tous les autres jusqu'à ce qu'ils servent ses desseins, ou perdent leur tête, fait magnifiquement écho au poème «Les animaux fantastiques», qui remplace, presque avantageusement, le rêve paranoïaque de Richard à la veille de la bataille, où lui apparaissent les fantômes de ses victimes antérieures. Le désir, déformé chez lui en ambition effrénée, prend alors, comme par jeu, tous les visages, auxquels il ne donne de consistance que pour mieux s'amuser à les engloutir ensuite... à moins qu'il ne soit lui-même le plus joué de tous. Le méchant, la créature dont le sourire hante les cauchemars des autres, est ainsi dans sa monstruosité autant le reflet de nos fantasmes que le monde qui l'entoure est le produit des siens.

par [Justin Winzenrieth](#)



# Richard III en équilibre

2 février 2015 • Artichaut • Pestacles



Bien plus qu'une pièce historique, *Richard III* est un drame humain, celui d'un tyran dont la chute est aussi brutale et peu glorieuse que l'ascension. Les plus profondes passions de l'homme – la cruauté, la jalousie, l'ambition, mais aussi l'amour, la douleur et le désespoir – sont analysées à la lumière crue et colorée de la compagnie Nova au théâtre de Belleville.

**Note :** 3,5 artichauts sur 5



Dès les premiers instants de la pièce, nous sommes plongés dans une atmosphère étrange, presque surréaliste, à laquelle contribuent de magnifiques jeux de lumière qui alternativement plongent la scène dans l'obscurité ou l'éclairent de couleurs vives. Au fond, sur un écran, sont projetées des images à peine discernables qui rendent cet univers encore plus mystérieux, et de grands draps noirs tendus devant les murs en font un espace cloisonné et angoissant. Un grand bac rempli de sable noir occupe la quasi-totalité de la scène : cet élément de décor original s'intègre parfaitement dans le jeu des acteurs, qui se roulent dans le sable et se jettent des grains à la figure. Pour compléter ce tableau, une mention spéciale aux costumes, éblouissants de couleurs et de formes improbables.

L'un des principaux mérites de cette pièce est de réussir à reconstruire un univers très shakespearien, à la croisée des chemins entre tragique et comique, absurdité et réalisme, folie et lucidité cruelle. Dans de nombreuses pièces de Shakespeare, on retrouve cette comparaison entre la vie et un théâtre. Chacun joue son rôle, et seule la folie permet de révéler sa véritable nature. Le roi Richard porte pendant toute la pièce son masque de bon croyant innocent pour dissimuler sa cruauté et son ambition sans limite, et ce n'est qu'au moment de sa mort que sa lâcheté se dévoile, cristallisée dans ce vers célèbre : « Un cheval ! Un cheval ! Mon royaume pour un cheval ! »

La mise en scène, qui commence dans une atmosphère d'étrangeté et qui bascule rapidement dans le surréalisme voire dans l'absurde, ne cherche pas à être réaliste. Et c'est tant mieux : car l'illusion théâtrale n'en est que plus assumée, et on y croit malgré tout. Les cadavres – poupées géantes et jouets pour enfants – et les crânes qui s'entassent dans un coin de la scène rappellent constamment la folie meurtrière de Richard, jusqu'à ce que sa propre dépouille vienne s'ajouter à ce décor morbide.



Sur scène, les acteurs déploient une énergie impressionnante. Idir Chender, interprète de Richard, joue un fou furieux étonnant de réalisme. Le niveau des acteurs est globalement très bon, et il faut surtout saluer la performance remarquable du narrateur (Nelson-Rafaell Madel) dont la douce voix nous berce et nous fait frissonner à la fois. Les personnages principaux sont très travaillés : chaque détail est pensé – les expressions de visages, les gestes imperceptibles, jusqu’au moindre reniflement -, ce qui donne à la pièce un réalisme impressionnant à l’intérieur même de son absurdité.

Le jeu est cependant assez inégal : si certaines scènes sont très profondes, comme la première où Lady Anne entre dans une rage à la fois contenue et extraordinairement violente, d’autres sont nettement plus faibles ; si la plupart des scènes comiques sont très réussies, quelques-unes tombent dans le piège du burlesque le plus plat.

Les scènes s’enchaînent rapidement, ce qui confère dynamisme et vivacité à la pièce, qui par ailleurs est bien remarquablement équilibrée : les scènes alternent sur la forme – entre monologue et dialogue – et sur le fond – entre scènes comique et scènes plus graves. On ne se lasse ainsi jamais, et on peut se reposer dans une scène comique après la violence d’une scène de meurtre. Mais le récit reste très décousu : à moins d’avoir lu la pièce, il est très difficile de s’y retrouver entre les multiples péripéties. Le texte de Shakespeare ayant été très largement coupé, seules les scènes les plus significatives ont été retenues, ce qui confère à la mise en scène une intensité qui dure tout au long du spectacle, mais qui peut nuire à la compréhension du récit.

Malgré certaines maladresses qui laissent à cette pièce un goût d’inachevé, la mise en scène de *Richard III* par Margaux Eskenazi développe de nombreuses pistes et potentialités très intéressantes. A voir d’urgence.

Diane Richard

*Richard III d’après William Shakespeare*

*Théâtre de Belleville*

*Compagnie Nova*

*Mise en scène Margaux Eskenazi*

*Du 21 janvier au 8 mars*





# Reg'Arts

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

- **THÉÂTRE**

## RICHARD III

[Théâtre De Belleville](#)

94 Rue du Faubourg du Temple

75011 Paris

01 48 06 72 34

Jusqu'au 8 mars 2015

Du mercredi au samedi à 21h15 et le dimanche à 17h00



Au milieu de la scène, un vaste bac à sable – à moins qu'il ne s'agisse d'un jardin zen ? – rempli d'un gravier noir symbolise avec dérision les luttes de pouvoir qui secouent le trône d'Angleterre. Les habits de cour sont devenus des peaux de bêtes ou des manteaux de fourrure kitsch et les hommes de main ont troqué leurs poignards pour des gourdins, les ramenant à leur animalité sauvage, presque préhistorique. Des

bêtes de scènes ? Les morts eux-mêmes sont des pantins et leur crâne n'est pas humain, mais probablement celui d'un chien ou d'un loup.

Dans cette version revisitée que proposent Margaux Eskenazi et Agathe Le Taillandier, on ne reconnaît pas toujours le *Richard III* que l'on connaît, ou que l'on croit connaître. C'est que ce n'est pas *Richard III de* Shakespeare mais *Richard III d'après* Shakespeare qui nous est donné à voir dans cette version tantôt pop, tantôt bouffonne, tantôt survoltée, qui use et abuse des ambivalences, comme s'il revendiquait comme une vertu cette bâtardise dont il est si souvent question dans la pièce originale. Le texte a été retraduit, raccourci et mâtiné d'autres œuvres (notamment des « Animaux fantastiques » d'Henri Michaux, extraits de *Plume*).

Le résultat est incertain car, en dépit du judicieux ajout d'une sorte de chœur qui est censé combler les ellipses pour expliquer les actions, les personnages sont assez difficiles à identifier et, surtout, la beauté ravageuse du texte shakespearien n'est pas magnifiée comme les spectateurs sont en droit de l'attendre. La faute, sans doute, à une mise en scène par trop fruste dont les effets de manche sont inégalement heureux, et peinent à installer l'univers de la pièce. Il faut particulièrement saluer, en revanche, le talent de deux comédiens qui se révèlent ici : celui d'Idir Chender d'abord, en Richard III qui compense sa non-différence physique par un jeu très inspiré tout en noirceur et convulsions ; celui d'Eva Rami ensuite, qui interprète à la fois Élisabeth et Hastings et qui, avec sa diction remarquablement claire et précise, se montre aussi flamboyante dans le registre comique que dans le registre tragique. Il faudra suivre de près la carrière prometteuse de ces deux-là.

**Frédéric Manzini**

### **Richard III**

D'après William Shakespeare

Traduit par Yohann Domenech, Margaux Eskenazi et Agathe Le Taillandier

Adaptation : Margaux Eskenazi et Agathe Le Taillandier

Mise en scène : Margaux Eskenazi

Dramaturgie : Agathe Le Taillandier

Costumes : Sarah Lazaro

Scénographie : Chloé Dumas

Lumières : Mariam Rency

Son : Antoine Prost

Avec : Idir Chender, Laurent Deve, Nelson-Rafaell Madel, Jean Pavageau,  
Alice Pehlivanyan, Eva Rami